



Roman

Alexandra Julhiet

Robert Laffont

Mercredi 15 Février

James Dean me toisait et son regard accusateur me fixait sans ciller. De cette fameuse photo qui avait fait le tour du monde et symboliserait pour encore quelques générations la quintessence de la rébellion adolescente, je ne voyais que les yeux noirs qui semblaient me reprocher... J'ai retourné la carte postale, mal à l'aise, mais il n'y avait aucune indication au dos, juste écrit en petit en bas à gauche "James Dean, Etats-Unis, 1952 ". J'ai lissé un coin corné du bout du doigt, avec un étrange goût de souvenir perdu dans la bouche.

Qui avait pu glisser cette carte vierge sous la porte de mon appartement, alors qu'il était mieux gardé que la Maison Blanche un jour de grandes manœuvres ? Quel fan désaxé avait réussi à se frayer un chemin jusqu'à mon palier, et quel message cherchait-il ou elle à me faire passer ? Ayant appris la sortie prochaine de l'album, il s'était sans doute réveillé un matin avec une mission divine à accomplir me concernant. Je me suis approchée du bow-window qui donnait sur St James Park, en écartant lentement les lourds rideaux de lin. Et si ce n'était pas un fan... J'ai immédiatement écarté cette option. Ce n'était qu'une mauvaise coïncidence, un de ces tours du destin dont il avait le secret. Je laissais donc sa chance à la coïncidence, contre toutes les probabilités, comme un outsider qu'on veut à tout prix jouer gagnant.

Les branches des arbres dodelinaient de l'autre côté de la fenêtre, verts clairs et foncés mêlés par l'arrivée du printemps. Les passants dans le parc arboraient le sourire heureux des premiers rayons du soleil après un long hiver. Un couple, elle robe trop légère et

jambes nues trop blanches, lui en bras de chemise, veste négligemment jetée sur l'épaule, marchaient lentement dans l'allée qui bordait l'avenue, main dans la main, l'air ailleurs. Je me suis surprise à les envier durant un instant, moi qui avais tout et plus encore. Leur petite vie, leur monde médiocre sur lequel j'avais toujours officiellement craché, leurs certitudes établies, leurs convictions politiques de centre-droit. De loin ils étaient moches ; de près ils devaient être affreux et pourtant juste là, j'aurais bien aimé être à leur place.

James Dean me narguait toujours sur son bout de carton. Je l'avais trouvé trois jours plus tôt mais c'était la première fois que j'osais le regarder en face, des bribes de passé venant cogner contre mon front. Lui savait bien sûr, pourquoi je l'avais reçu, qui l'avait amené à moi, il le savait mais il ne me dirait rien, trop fourbe pour ça. Assez. Je le rangeai soigneusement dans ma cave virtuelle, celle située derrière mes hontes et mes bas instincts, et mis un mouchoir mental par-dessus.

Les bouquets de lys blancs, artistiquement placés sur les tables d'angle du salon, étaient magnifiques et embaumaient l'immense pièce d'un tenant où tout était blanc, blanc, toujours blanc. Les canapés, les fauteuils, les châles délicatement posés à des endroits stratégiques. Seule la table basse, petite chose de métal et de verre de couleur estampillée Starck ou je ne sais qui, tranchait avec cette immensité polaire. Beau, froid, et triste, l'œuvre d'un décorateur qui m'avait convaincu d'un besoin irréprouvable de pureté et m'avait délesté d'un chèque conséquent.

J'ai examiné le salon et les immenses fenêtres donnant sur St James Park, qui laissaient filtrer la lumière de printemps à travers les interstices des rideaux, et j'ai décidé que j'en

avais marre du blanc. Une couleur de vieux, une non-couleur. Alors qu'aujourd'hui j'étais en manque de couleurs criardes, pétantes, pour symboliser mon grand retour, mon come back, comme une revenante, une survivante. Il faudrait que je fasse repeindre le mur du fond en jaune soutenu, orange peut-être, ça irait bien avec les deux œuvres de Peter Beard que je venais d'acheter. Et ce serait une bonne toile de fond pour les photos quand l'album sortirait, si je mettais un canapé bleu juste en dessous, un de ces monstres minimalistes "bleu Klein" que j'avais repérés quelque part.

Je pourrais replier les jambes sur le côté, pieds nus, avec une tunique blanche très ouverte et pantalon blanc... Non, blanc sur blanc ça ferait retour d'Inde. Plutôt un lin naturel genre écolo responsable et l'air serein de celle qui est revenue de tout et a enfin trouvé la sérénité. Si *Rock & Folk* se décidait enfin à me donner la couverture elle pourrait être superbe, avec un titre du style "*Liza Ethancoe, un nouveau son*". Non. "*Liza Ethancoe, 30 ans après ?*" Quelle horreur, comme si j'étais un vétéran de la guerre du Viet Nam. "*San Pedro's Beach, l'album solo*" ? On verrait.

Les cinq coups de l'horloge m'ont tirée de ma rêverie. Cinq heures, l'heure du crime, l'heure d'ouvrir le bar. J'ai hésité un instant entre un classique gin tonic et un Chardonnay glacé, avant d'opter finalement pour un Shiraz australien qui trônait sur le comptoir de la cuisine. Moi qui préférais le blanc, on ne pourrait pas m'accuser de manquer d'audace... Raté. Le vin était trop boisé et trop chaud, tout l'inverse de ce dont j'avais envie. J'ai donc pioché dans une des nombreuses bouteilles de Chablis qui s'échelonnaient dans le frigidaire et armée d'un tire-bouchon et d'un grand verre à pied, j'ai été m'installer sur les moelleuses banquettes du bow-window gorgées de soleil. Le

blanc était glacé, une merveille minérale courant le long de mes veines comme un torrent de montagne.

J'ai expulsé avec bonheur un immense nuage de fumée par la fenêtre entrouverte, tout en pensant que j'allais devoir réduire considérablement ma consommation ces prochaines semaines - et me faire très discrète sur le sujet. En 1999 j'avais été le porte-parole officiel de l'Association Britannique contre le Cancer de la Gorge avec le slogan " Si j'ai pu arrêter, vous aussi ". Et j'avais bien l'intention de recommencer afin de profiter de leurs publicités presse... Ce n'était donc pas le moment de se faire griller cigarette au coin des lèvres comme une adolescente en flagrant délit. En attendant j'en ai rallumé une au mégot de la précédente. On verrait les précautions d'usage plus tard.

Mon téléphone portable a désagréablement sonné sur la table basse, rompant le silence de cette fin d'après-midi. Je n'avais pas envie de répondre; à tous les coups il s'agissait encore de Spike qui faisait une crise d'angoisse et voulait savoir si je croyais en Dieu. D'un autre côté... s'il s'agissait de Brickmann, mon manager, ça avait sans doute à voir avec la sortie de l'album. A contrecœur je me suis levée pour récupérer le combiné.

- C'est Spike.

Et merde, mauvaise pioche. J'ai failli raccrocher mais je me suis retenue.

- Comme ça va Spike ? Ai-je dit le plus aimablement possible.

- Mal. Je deviens dingue ici ! Roberto s'est fait mordre par le doberman, ce con a essayé de le caresser, comme si on caressait un doberman ! Je n'ai pas dormi de la nuit.

- Prends des calmants.

- Ah ah très drôle, je ne fais que ça !

- T'as essayé la méditation ?

- Tu as d'autres idées du même genre Liza ? De toute façon je ne t'appelais pas pour ça. Je dois te parler de quelque chose d'important.

J'ai gardé le silence, m'attendant au pire. J'avais raison.

- Je pensais au concert de Hyde Park en 75, a-t-il continué d'une voix sépulcrale. Tu te rappelles ?

- Oui, je me rappelle.

Silence.

Question stupide. Comment aurais-je pu oublier ce concert ? Nous revenions de notre première tournée aux Etats Unis, un triomphe inespéré qui nous avait donné des ailes. Le concert à Hyde Park représentait notre consécration, Blue Hallway était au sommet de sa gloire, moins de cinq ans après ses débuts.

Ce soir là il faisait lourd et Hyde Park était plein à craquer. Nous nous étions gavés d'amphét' durant la première partie, surexcités par notre réussite. Lieber m'avait fait des promesses d'amour éternelles et ce soir là j'avais joué le jeu, pour ne pas casser l'ambiance. Nous avons commencé par "Abecassis", direct, devant la foule en délire, faisant durer la version pendant un peu plus de dix minutes. Puis nous avons enchaîné comme des rois, 2h30 de show sublime en état d'apesanteur, un moment de grâce exceptionnelle, une communion au sein du groupe, une symbiose avec le public. Nous avons donné là notre plus grand concert.

Ce n'est que bien après, dans nos chambres d'hôtel cinq étoiles, que nous avons vu à la télé ce qui s'était passé de l'autre côté du miroir. Le service d'ordre, une bande de fans allumés payée une misère en cash ou en dope, avait tabassé à mort un type pour des raisons inconnues, ce qui avait créé un mouvement de panique monstre le long des barrières. Ce qu'on avait pris lors du rappel pour une nouveauté d'ingénieur du son, c'était le bruit des ambulances. Il y avait eu 14 morts. On n'avait plus jamais joué là bas.

- Pourquoi tu me reparles de Hyde Park maintenant, Spike?
- Je pense qu'on nous fait payer ce concert et notre responsabilité dans le massacre Liza. Tous ces innocents... Tu crois en Dieu ?
- Oh non, tu vas pas recommencer avec ça ! Tu penses que Hyde Park était un châtement divin ? Et pourquoi pas les petits hommes verts pendant que tu y es ?
- Liza, nous devons nous repentir avant qu'il ne soit trop tard. Nous avons été dans les ténèbres, les mêmes ténèbres. Nous sommes responsables.
- Je sais, mais c'est pas une raison pour me le rappeler. En ce moment, étrangement, je dors bien donc si tu pouvais éviter de foutre en l'air mon karma ça m'arrangerait.
- Forcément tu dors ! Madame a son album solo dans deux semaines dans les bacs, le grand retour de la prêtresse blanche de la pop, ça aide !
- Attends deux secondes Spike, c'est quoi le lien ? Tu me téléphones pour me parler de Dieu ou parce que tu es jaloux ? Parce que c'est pas tout à fait le même registre.
- Contrairement à ce que disent les journaux Liza tu n'es pas une prêtresse, mais une pécheresse.
- Spike ? Ta gueule.

Et j'ai raccroché. Connard. Après cette conversation même le bourgogne blanc avait un goût amer. Le souvenir de Hyde Park était toujours aussi désagréable, et j'en voulais à Spike de l'avoir fait remonter à la surface comme un poisson mort. Le pire était que l'amertume ne venait pas des morts en eux-mêmes, des gosses inconnus retournés depuis longtemps à la poussière, mais de la différence entre ce que j'avais vécu cette nuit là, un sentiment de perfection musicale et humaine inégalée depuis, et ce que j'avais découvert sur la BBC. Des gens en sang sanglotant, enveloppés dans des couvertures, les gyrophares bleus tournoyant en continu, les corps allongés par terre sous des draps. On

aurait dit les victimes d'un tremblement de terre. Je n'avais jamais réussi à faire coïncider ces deux images.

J'ai allumé une autre cigarette et la fumée a passé un baume sur mes pensées. Merde à Hyde Park, si on pouvait changer le passé ça se saurait. A tous les coups Spike ne m'avait appelée que parce qu'il avait envie de me foutre le moral en l'air, comme un bon petit crapaud vicieux. La nuit est tombée sans que je m'en rende vraiment compte, nappant petit à petit le monde extérieur d'un voile noir. J'ai continué à boire et à fumer, la tête perdue entre le passé et l'avenir, à réfléchir par intermittence à la prochaine sortie de l'album - de MON album, Liza Ethancoe, "San Pedro's Beach" ! J'allais enfin revenir sous les sunlights, après 25 ans d'ombre - 25 ans de tombe. Qu'allais-je y trouver ? L'excitation de mes débuts, ou la chute des années 80 ? Et s'il ne marchait pas, qu'allait-il arriver ?

Quelque part dans la nuit j'ai ouvert une énième bouteille et je suis partie dans ma chambre, pour la boire tranquillement au lit. J'étais anxieuse à l'idée du tournage du clip – un direct sur le Tower Bridge le jour de la sortie de l'album. Une idée de Brickmann bien sûr – et si j'étais ridicule ? Et si, et si ... ? Heureusement je n'aurais pas à chanter en direct, Brickmann avait estimé à juste titre que c'était trop dangereux. Du bon play-back qu'il pleuve ou qu'il vente, avec à la clé un petit passage au journal de 20 heures comme attraction de la journée, si aucune catastrophe internationale ne venait monopoliser l'attention.

J'avais la langue désagréablement pâteuse et la nostalgie facile. Qu'était-il arrivé depuis nos premiers concerts, dans de petites salles à Bath, lorsque nous étions pleins d'énergie et d'enthousiasme, persuadés que nous allions révolutionner le monde du rock ? A la

place de quoi nous avons enchaîné des tubes sans grand intérêt, à faire se pâmer des adolescentes en transe... Comme par exemple cette bouse de 1979, comment s'appelait la chanson déjà ? Un truc avec un arc-en-ciel, où je beuglais l'amour perdu sur fond de synthétiseur... Où donc avons-nous pris le mauvais embranchement ? J'ai sombré sur cette idée, et la bouteille vide a fait un bruit mat en tombant sur le sol.

Jeudi 16 Février

Je me suis réveillée le lendemain avec une gueule de bois raisonnable, et le souvenir flou d'un rêve dans lequel James Dean m'emmenait à Venise – par bateau s'il vous plait – pour participer à un concours de slam dans un bar de plage. Jimmy gagnait à la fin bien sûr, applaudi par plusieurs rangées de surfeurs hilares.

Par automatisme j'ai avalé la moitié d'une bouteille d'eau puis au bout d'une éternité j'ai mollement accédé à la salle de bains, avec dans l'idée de m'immerger dans un bain brûlant rempli de bulles aux parfums chimiques. Malheureusement sur le chemin je n'ai pas pu éviter mon reflet dans l'immense miroir qui courait sur tout un pan de mur. J'avais l'air défaite, comme d'habitude. Une vieille folle fripée, sèche comme une trique, la peau grise tirée sur les os du visage tel un masque de coupeurs de tête indien. J'avais la soixantaine et pourtant l'air d'en avoir vingt de plus, une sorcière de films pour enfants qui ferait aussi peur aux parents. Mes cheveux blonds platine étaient emmêlés et des

racines gris foncé commençaient à voir le jour. Je me suis redressée du haut de mon mètre soixante-dix-huit et j'ai pris l'air hautain que le public me connaissait, sans un sourire, un trois quarts flatteur pour la mâchoire, l'œil bleu marine grand ouvert... Ouais... Ca pouvait encore passer, de loin. Et puis la star ultime détruite par ses excès, quelque part, ça fait partie du mythe, non ?

La journée, où ce qu'il en restait, s'annonçait longue et pénible. J'ai descendu d'un trait la bouteille d'Evian qui traînait à côté du lavabo, lasse à l'idée des heures à venir. A quoi est-ce que j'allais m'occuper, à part mater des merdes infâmes à la télé ou appeler des gens que je n'avais pas envie de voir ? Du shopping ? Je détestais ça. Aller me faire masser, papouiller ou une connerie du genre ? Mitsy avait certainement déjà prévu ces réjouissances dans son organisation sans faille. Lire ? Bof, j'avais la flemme. Boire ? Pourquoi pas. Pour le reste je manquais d'imagination.

Une fois la baignoire remplie à ras bord j'ai plongé dans l'eau bouillante avec délice, sentant mes cellules déshydratées se détendre sous l'action de la chaleur. J'ai pataugé comme ça longtemps jusqu'à avoir la peau encore plus fripée que d'habitude, puis l'envie d'une tasse de thé m'a fait sortir de l'eau et me diriger vers la cuisine. Ali le magicien – l'homme de ménage et de confiance de Brickmann depuis un nombre incalculable d'années et par conséquent des membres du groupe - était passé par là ; sur l'immense comptoir un bouquet de lys blanc s'épanouissait, embaumant de son odeur douceâtre et légèrement écoeurante tout l'espace. Les journaux du jour étaient empilés à côté de la bouilloire remplie d'eau et d'une théière déjà préparée. Un pot de lait, un sucrier, des confitures, du beurre demi-sel à température ambiante et des yaourts se concentraient au centre de la table, à côté du grille-pain qui n'attendait plus qu'une pichenette pour se mettre en route... Quoiqu'on en dise le bien-être, le mien en tout cas,

était décidément indissociable de la richesse. Cent livres que ceux qui pensaient le contraire étaient des pauvres qui essayaient de se rassurer.

Sur un fond de musique classique j'ai vaguement parcouru les potins du *Daily Mirror* – je déteste le *Sun* – tout en me gavant de tartines et de thé. Et je commençais à me détendre quand le téléphone fixe a sonné. J'ai hésité, comme d'habitude, et comme d'habitude la curiosité a finalement pris le pas sur ma flemme. J'ai décroché à la huit ou neuvième sonnerie – quel qu'il soit mon interlocuteur était motivé.

- C'est Spike.

Soupir de lassitude. J'ai continué à manger ma tartine.

- Il faut que je te parle, a-t-il continué de sa voix d'outre tombe..

- De quoi ? Ai-je répondu la bouche pleine, agressive. Tu veux savoir si j'ai eu des apparitions divines cette nuit ? Je te rassure, c'est non, ça fait des années que j'ai arrêté le LSD. Maintenant je peux petit déjeuner en paix ?

- Liza, il est 15 heures passées...

- Et alors ? C'est le seul repas que j'aime bien !

- Je suis sérieux. Je me fous de tes rythmes alimentaires. Il faut que je te voie.

- Sérieux comment ?

- Sérieux comme hyper sérieux. C'est grave.

La tension dans sa voix était palpable et elle m'a flanquée la chair de poule. Il avait l'air vraiment mal le crapaud et j'avais beau avoir envie de l'étrangler en ce moment, on n'avait quand même pas traversé 35 ans de rock ensemble pour que je le laisse tomber maintenant. J'ai eu une pensée pour Roberto et sa blessure. Jusqu'à quel point une morsure de doberman pouvait-elle être grave ?

- Tu veux que je vienne te voir au manoir, crapaud ? Ai-je demandé, vaincue.

- Oui, Liza. S'il te plait.

- C'est vraiment important ?

- Tu n'imagines pas à quel point....

- D'accord j'arrive. Mais on ne parle pas religion ok ?

Ma blague est tombée à plat et son rire a sonné très faux au bout du fil, ce qui m'a encore plus inquiété que le reste. Quelque part l'appel de Spike tombait à pic pour remplir ma journée et me donner une raison de sortir. J'ai gobé encore deux ou trois tartines et englouti une pleine tasse de thé noir, quasiment solide à force de sucre et de lait, puis j'ai filé dans le dressing enfileur un jean, un pull, un manteau passe partout et un chapeau à larges bords.

Quand je suis sortie le soleil commençait déjà à décliner, mais il faisait toujours un temps magnifique de printemps, avec un ciel d'un bleu pur et des couleurs qui faisaient exploser les immeubles de briques ocre et les maisons aux murs blancs. Le Manoir est situé dans la banlieue Est de Londres et j'ai décidé d'y aller en taxi, avec une voiture anonyme que je hélais dans la rue. J'aurais plus de chance de passer inaperçue qu'avec un chauffeur, et si jamais le taximan me reconnaissait il aurait des souvenirs à raconter à ses enfants. Une voiture s'est immédiatement arrêtée devant moi, et je me suis engouffrée dedans tout en donnant le nom de la rue de Spike. Du chauffeur je n'ai vu qu'un turban sikh et un bout de barbe impeccable. Parfait, au moins lui n'allait pas me faire la conversation sur les prochaines élections ou l'étonnant redoux pour la saison, avec un peu de chance il ne parlait même pas anglais. La circulation était dense, comme d'habitude, ce qui m'a permis durant les quarante minutes qu'a duré le trajet d'apprécier les rues de Londres, la Tamise vue des quais, les parcs ensoleillés. J'ai hésité à fumer,

mais l'habitacle sentait le citron vert et scintillait de propreté... J'ai donc collé mon nez à la vitre, comme une touriste, en attendant d'être dehors pour m'en griller une.

Nous sommes finalement arrivés à destination, une banlieue résidentielle chic sans intérêt où toutes les grilles et hautes haies se ressemblaient. J'ai précisé l'adresse du manoir au dernier moment au chauffeur, et il a simplement répondu du bout des lèvres, et sans accent :

- Bien Madame Ethancoe, sans quitter la route des yeux.

Ca m'a tellement surprise – normalement ils me dévisagent comme si j'étais la réincarnation de la reine mère puis me demandent un autographe – que je lui ai demandé de m'attendre devant le gigantesque édifice en prévision du retour. Devant sa merveilleuse impassibilité, je me suis même demandée si je n'allais pas l'embaucher comme invisible chauffeur muet.

J'ai laissé le taxi à l'entrée et j'ai traversé à pied, mal à l'aise, la centaine de mètres de graviers qui me séparait du perron circulaire en marbre. Le manoir n'avait pas changé depuis ma dernière visite, des mois voire des années auparavant : la bâtisse trônait toujours, impeccable et lugubre, au milieu de l'incongru jardin à la Française que Spike considérait comme le comble de la classe. Tous les volets du bas étaient fermés et les caméras de surveillance situées de chaque côté de la maison et dans les arbres donnaient à l'endroit un petit côté Ambassade Américaine en pays hostile. Ne manquait qu'un tank garé dans un coin du jardin entre deux massifs de roses pour compléter le tableau.

Un garde du corps inconnu a immédiatement ouvert la lourde porte et m'a conduit au premier étage, ses pas ne faisant pas plus de bruit qu'un frôlement de vent sur les lattes

du parquet. J'ai mis l'absence de Roberto, le garde du corps/chauffeur/amant/esclave de Spike sur le compte du doberman, en espérant que ce n'était pas trop grave ; j'aimais bien Roberto, un océan de stabilité dans la paranoïa galopante de Spike. Ce serait dommage qu'il disparaisse de la circulation. Au bout d'un immense corridor qui courait tout le long du bâtiment, l'homme aux semelles de vent a toqué trois coups discrets, et une voix sombre l'a autorisé à entrer.

Spike se tenait debout, la main posée contre la fenêtre dans la pénombre de sa chambre, uniquement éclairée par le jour déclinant filtrant à travers les persiennes. Il fixait un point invisible du parc, qui semblait l'absorber entièrement et le plaçait dans une haute dimension parallèle. Si je ne l'avais pas si bien connu, je serais tombée dans le panneau... Crétin narcissique. En réalité cette pose n'était pas le fruit échappé d'une réflexion métaphysique mais la mise en scène de sa propre vie, telle qu'il voulait que je la voie. Il m'offrait ce tableau de lui même. Pathétique. Conformément à son personnage, il s'est lentement, théâtralement retourné vers moi, sa douleur exhibée comme un talisman dans le silence de la pièce ; et je lui ai hurlé en retour un "salut mon crapaud !" dans l'oreille pour le déstabiliser, en le serrant à l'étouffer contre moi. Ca a marché comme d'habitude, il était au fond tellement prévisible... L'air sentait le vieux, mélange de médicaments, de chauffage et de renfermé. A vomir.

Il s'est lentement dirigé vers son gigantesque lit.

- Viens t'asseoir à côté de moi ma belle, c'est gentil d'être venu, a-t-il fait en tapotant la place à côté de lui.

Si je ne l'avais pas connu, j'aurais pensé à un pervers chic prêt à abuser de moi, avec son ambiguïté glaciale et excitante. Sauf que je le connaissais.

- Ca va crapaud ? Lui ai-je dit en lui prenant la main, vieille habitude d'une complicité depuis longtemps envolée. Elle était toute desséchée par l'abus d'antidépresseurs. J'ai levé les yeux et j'ai vu son visage. Yeux creusés dans les orbites, traits tirés sur les pommettes... Sale mine.

- Couci couca a-t-il répondu.

Son sourire était piteux, et étrangement sincère. Ca m'a fait frémir.

- Qu'est ce qui t'arrive ? Raconte-moi.

- Tu te souviens de la soirée qui a suivi le concert du grand pardon national à Buenos Aires ?

J'ai retiré ma main brusquement. Encore une fois, bien sûr que je me souvenais.

- Evidemment que je me rappelle. Dis moi, tu as l'intention de me dérouler le souvenir de nos drames passés depuis la création du groupe ? Parce qu'entre Hyde Park hier et l'Argentine aujourd'hui t'y vas fort quand même !

- Regarde.

J'ai pris ce qu'il me tendait et j'ai remarqué que sa main tremblait. Des médocs, du manque d'alcool ? De peur ?

Sur la photo de la carte postale quatre enfants métissés, heureux, levaient les yeux au ciel, ouvrant la bouche pour aspirer la pluie. Un beau noir et blanc, stylé, que j'avais déjà vu quelque part, mais où ? Au dos de la carte était simplement marqué en bas : Chris Steele Fairchild, Chili, 1981. J'ai pensé à James Dean avant d'écarter consciemment ce parasite de mon esprit.

- Aide-moi Spike. Parce que là je ne comprends pas où tu veux en venir.

- Cette photo...

- Oui ?

- Elle te rappelle quelque chose ?

- Peut-être... Mais où, quand, aucune idée.

- Cette photo était en affiche dans le stade de Buenos Aires, dans la pièce où...

Silence. Souvenirs.

- T'en es sûr ?

- Evidemment.

- Comment as-tu cette carte ?

- Je l'ai reçue par la poste la semaine dernière. Je n'ai pas fait attention, elle était coincée dans le courrier des fans, les quelques vieux cinglés qui se rappellent encore de moi...

Il m'a jeté un regard par en dessous, à la pêche aux compliments. J'ai fait semblant de ne rien voir.

- Une enveloppe ?

- Tout était déjà ouvert par Roberto, il trie toujours mon courrier. L'enveloppe était bien sûr partie à la poubelle. Je ne sais même pas si ça a été envoyé chez Brickmann qui l'aura fait suivre, ou directement ici.

- Et merde.

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire. Et merde.

Spike m'a fixé de ses yeux bleu délavé, et dans son regard j'ai cru lire de la peur. Du scandale du qu'en-dira-t'on, du retour de notre passé ?

- Je ne vais pas te dire qu'il s'agit d'une coïncidence, crapaud, parce que je ne crois pas aux coïncidences. Par contre quelle que soit la personne qui t'a envoyé ça, elle s'est trompée d'objectif. Il n'y a aucun moyen de te, de me ou de nous faire chanter pour ces histoires. Tout a été réglé, nettoyé et enterré, tu peux faire confiance à Brickmann là dessus. Si c'est une mauvais blague c'est réussi et ça s'arrête là, fin de la plaisanterie.

- Mais qui a pu m'envoyer ça ?

- On n'en saura jamais rien et on s'en fout.

- C'est tout ce que ça te fait ?

- Non, mais je ne vais certainement pas craquer un plomb à cause d'une carte postale. Et si tu m'as appelée, c'est bien pour te rassurer avec mon côté rationnel, non ?

- Et insensible.

- Et insensible, si ça te fait plaisir, ai-je confirmé.

Nous sommes restés silencieux un moment, les yeux perdus dans le riche couvre-lit en soie.

- Je suis sûr que ça a un rapport avec les disparitions, a-t-il dit au bout d'un moment. Il mentait très mal, et son faux air impassible ne réussissait pas à masquer son excitation à l'idée de me lâcher un scoop. Très bien... J'étais là, autant jouer le jeu.

- Quelles disparitions ? Ai-je donc repris en écho, la voix théâtrale.

- Comment, tu n'es pas au courant ?

- Spike, arrête ton cinéma, quand tu fais ça tu as l'air d'une vieille tata qui imiterait Gloria Swanson dans Sunset Boulevard. Et ça ne fait pas honneur à Gloria. Tu sais que je ne sais pas, alors crache la pilule, je n'ai pas toute la nuit devant moi.

- Toujours aussi charmante, a-t-il sifflé en me fixant.

- Oui, c'est pour ça que tu m'aimes. Alors ?

Il a pris une immense inspiration, comme s'il s'apprêtait à lâcher le secret de la bombe atomique aux irakiens, puis a chuchoté d'un air de conspirateur :

- Marcus et Lieber ont disparu... Depuis un mois....